

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 8ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

<p>ABONNEMENT</p> <p>UN AN \$2.00</p> <p>SIX MOIS 1.00</p> <p>Strictement payable d'avance</p>	<p>REDACTION</p> <p>80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.</p> <p>TEL. BELL MAIN 999</p>	<p>A L'ETRANGER :</p> <p>Un an - - - Quinze francs</p> <p>Six mois - - - Sept francs</p> <p>Strictement payable d'avance</p>
<p>CHAMBRE 44</p> <p>20 rue Saint-Jacques, Montreal</p>	<p>ADMINISTRATEURS</p> <p>VALIQUETTE & DUBE</p>	<p>Tel. Bell Main 3795</p>



Sommaire

Reverie.Eudore Evanturel

Le Parfum Impérissable.Lecomte de L'Isle

Un fait extraordinaire.Françoise

La France jugée par un Américain.Pierre Lorraine

L'Adieu du Lieutenant.Francisque Parn

M. le lieutenant Lanrezac.

Costumes historiques.Filano

Les ceintures.

Conseils utiles.

L'origine des Namacs.

Recettes faciles.

La Route s'achève.Jean Saint-Yves



MADAME
Charles Vezina

**Modiste
Tailleur**

**211 RUE AMHERST
MONTREAL**

Telephone
Est 2005

COSTUMES
—
Manteaux d'Hiver
—
TOILETTES
—
ROBES
—
BLOUSES
—
ETC.

La seule Modiste a Montreal
qui livre son ouvrage en 6 jours

* * * * *

Chez moi, vous n'attendez pas des semaines pour vos toilettes, car j'ai toujours les Modistes nécessaires pour livrer tous mes ordres 6 jours après la commande donnée.

**Jamais Trompées,
Jamais Désappointées.**

**Nous acceptons
les réparations
en tous genres
de fourrures.**

* * * * *

SPECIALITE :
TEINTURE DE FOURRURES NETTOYAGE ET REPARATIONS.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 8ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT UN AN \$2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance		REDACTION 80, Rue Saint-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	A L'ETRANGER : Un an - - - - - Quinze francs Six mois - - - - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue Saint-Jacques, Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795	

REVERIE



*A l'heure où monte à Dieu la prière du pâtre,
 Agenouillé dans l'herbe, au sommet du talus,
 L'émigré, que le soir ramène au coin de lâtre,
 Songe au pays qu'il aime et qu'il ne verra plus.*

*Au pays où l'hiver la prairie est si blanche,
 Où les champs sont si verts quand l'été va venir;
 A sa mère au logis qui regarde et se penche
 Vers le chemin par où son fils peut revenir.*

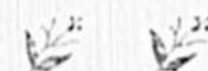
*A tout ce que là-bas, il chérissait naguère :
 —A son chien qui s'attriste au foyer qu'il défend;
 Jusqu'au dernier sillon que traça son vieux père,
 Qui mourut sans pouvoir embrasser son enfant.*

*Au vieux pont qui passait le ruisseau de la ferme,
 D'où l'on voyait surgir sa chaumière au toit noir;
 Au sentier raboteux qu'il suivait d'un pas ferme,
 Quand il menait jadis ses bœufs à l'abreuvoir.*

*Mais quand son rêve ainsi, du foyer solitaire
 S'envole, et va s'abattre au pays regretté,
 L'émigré comprend mieux qu'il est seul sur la terre,
 Et pleure au souvenir du sol qu'il a quitté.*

EUDORE EVANTUREL.

Le Parfum Imperissable



*Quand la fleur du soleil, la rose de Lahor,
 De son âme odorante a rempli goutte à goutte
 La fiole d'argile ou de cristal ou d'or,
 Sur le sable qui brûle on peut l'épandre toute.*

*Les fleuves et la mer inonderont en vain
 Ce sanctuaire étroit qui la tient enfermée :
 Il garde en se brisant son arôme divin,
 Et sa poussière heureuse en reste parfumée.*

*Puisque par la blessure ouverte de mon cœur
 Tu l'écoules de même, ô céleste liqueur,
 Inexprimable amour, qui m'enflammais pour elle!*

*Qu'il lui soit pardonné, que mon mal soit béni!
 Par delà l'heure humaine et le temps infini,
 Mon cœur est embaumé d'une odeur immortelle!*

LECONTE DE LISLE.

Un fait extraordinaire

Vous connaissez le phénomène des grêlons de Saint-Dié ?

Les journaux canadiens en ont beaucoup parlé, il y a quelque temps, et je le résume pour le rappeler, aujourd'hui, au souvenir de mes lecteurs.

C'était au soir du dimanche de la Sainte Trinité. Un orage violent éclatait sur la petite ville de Saint-Dié, à l'heure où une procession de la Sainte-Vierge aurait eu lieu, si elle n'avait pas été interdite par les autorités civiles.

L'orage se termine par une pluie de grêle inouïe. Les grêlons sont extraordinaires par leur grosseur ; la plupart ont la dimension d'un œuf de poule.

Bientôt dans la ville, une rumeur s'élève : " La Vierge a eu tout de même sa procession ! Car, Notre-Dame était sur les grêlons ! "

En effet, des centaines de témoins viennent déposer, sous la foi du serment, la présence de l'image de Notre-Dame du Trésor sur les grêlons. Ce n'est pas une forme vague que ces personnes ont vue, c'est une effigie absolument nette, minutieusement détaillée et rigoureusement conforme à la médaille frappée à l'image de Notre-Dame du Trésor, avec l'Enfant-Jésus, la couronne et la robe.

Ces grêlons, malgré leur grosseur, n'ont causé aucun dommage aux légumes et aux fleurs des jardins, on les ramassa dans les allées, car sur les plates-bandes ou dans les carrés potagers, il n'y en avait point.

L'authenticité des grêlons-médailles a été pleinement justifiée, et la matérialité du fait ayant été constatée, les autorités religieuses ont consulté des professeurs de sciences, dans plusieurs Universités, pour avoir la solution de ce fait. Tous se sont prononcés en faveur de l'intervention d'une cause surnaturelle.

" Les grêlons-médailles, a déclaré, entr'autres, M. Pierre Duhem, correspondant de l'Institut de France, professeur de physique théorique à la Faculté des sciences de l'Université de

Bordeaux, n'ont pu être frappés sans l'intervention d'une volonté intelligente, qui ne peut provenir d'une cause humaine, c'est-à-dire, d'une supercherie. "

Voilà pour les grêlons-médailles.

Vous doutiez-vous que nous avons eu au Canada, un phénomène tout aussi merveilleux ?

Je causais dernièrement, avec la mère de notre malheureux poète Nelligan, et la conversation vint à tomber, je ne sais comment, sur les grêlons de Saint-Dié.

Mme Nelligan ignorait les particularités de cet événement, mais à son tour, elle me raconta un fait étonnant, qui intéressera autant que moi, j'en suis convaincue d'avance, les lecteurs du " Journal de Françoise ".

Il y a quelques années, — on ne sait plus au juste à quelle époque — dans une paroisse des environs de Sorel, — à Sorel même peut-être — les organisateurs de la procession de la Fête-Dieu, pour éviter une côte fatigante, avaient résolu de passer à travers champs. Deux prairies facilitaient ce nouvel itinéraire, mais elles étaient également ensemencées de fèves, et le propriétaire de l'un de ces prés refusa le droit de passage à la procession, dans la crainte que la récolte en souffrît beaucoup. L'autre, par esprit de foi, accepta, afin que le Saint-Sacrement le bénît ainsi que sa moisson.

Au lendemain de la procession, le cultivateur qui avait, si généreusement, offert son champ au parcours de la cérémonie, constata avec satisfaction, que le terrain n'était resté nullement abîmé par la foule qui suivait le Saint-Sacrement.

— On dirait, ajoutait-il en riant, que tout ce monde eût des ailes, car on ne voit, nulle part, la trace des pas.

Cet incident fut bientôt oublié. L'été se passa. A l'époque de la récolte des fèves, récolte, qui, par parenthèse, ne fut jamais aussi abondante que cette année-là pour le cultivateur dont nous nous occupons

ici, quelle ne fut pas la surprise et l'étonnement extrême du propriétaire du champ en question, de contempler, gravée sur chacune des fèves moissonnées, de la couleur d'un brun-rougeâtre, la reproduction exacte de l'ostensoir au milieu duquel se détachait, nette, précise et en relief, la rondeur blanche de l'hostie...

Depuis ce temps, toutes les fèves de la récolte miraculeuse, en quelque terrain qu'on les ensemence, portent ce signe miraculeux.

Je puis l'affirmer, j'en ai vu, hier encore, chez Mme Nelligan. Ces fèves phénoménales ont poussé dans la cour qui avoisine sa maison, et c'est le bon vieux qui les a mises en terre qui lui a raconté leur prodigieuse provenance.

Avis à nos savants.

FRANÇOISE.

Les petites filles de Cork (Irlande) sont bien aptes à surmonter les difficultés. Le mari d'une de nos malades avait fait cadeau à sa petite fille d'une belle poupée ; le soir, en rentrant, il trouva la poupée sans tête.

— Qu'as-tu fait ? dit-il à son enfant.

— J'ai coupé la tête, répond naïvement la petite, parce qu'elle était trop grande pour son berceau.

Pour faire tomber les dents... agréablement. — Toto, qui souffre beaucoup d'une canine mauvaise, se rappelle les observations maternelles.

— Maman, dit-il avec feu, moi je veux que cette dent s'en aille.

— Eh ! bien, mon enfant, nous irons voir le dentiste pour qu'il te l'arrache.

— Non ! non ! pas le dentiste ; ça me ferait du mal.

— Comment faire, alors ?

— Tu sais bien !... Donne-moi beaucoup de dragées, puisque ça fait tomber les dents toutes seules.

Différence de point de vue. — Jacques rentre en classe avec peu d'enthousiasme.

— Mon fils ! lui dit son père pour l'encourager, tu ne te doutes pas comme on regrette l'école quand on est grand.

Et Jacques de répondre :

— Oui, mais moi, je suis petit !

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

VII. — LA RÉPUBLIQUE ET LA DÉMOCRATIE.

Si nous comparons la République actuelle aux autres gouvernements qui se sont succédés en France depuis la Révolution, nous constatons qu'elle s'en distingue à deux points de vue.

D'abord, elle a été imposée par la force des circonstances. La chute de l'Empire était une résultante directe de l'invasion étrangère ; un gouvernement quelconque devant être établi de nécessité absolue — aucun autre, royaliste ou impérialiste, ne se présentait sous une forme pratique, la République fut donc choisie tout naturellement comme étant la seule chose à faire.

Mais, ne l'oublions pas, à l'origine son caractère fut essentiellement provisoire ; sa forme se détermina par la suite d'une façon plus précise, par des procédés de discussion bien plus que par des méthodes violentes. Elle est probablement depuis l' "ancien régime", la forme de gouvernement la plus normale qu'ait eu la France. Elle fut imposée par la dure logique de la nécessité, alors que les autres se basant sur le précédent révolutionnaire, avaient supplanté par la force, l'autorité régulièrement constituée.

La république, sans aucun doute a une doctrine propre tout comme la monarchie et l'empire, mais cette doctrine est plutôt la défense de son pouvoir, qu'elle n'en est la base.

Un vieux dicton prétend, qu'en France, il n'y a que le provisoire qui dure.

La république était provisoire, elle a duré, c'est sa seconde caractéristique.

Aucun des gouvernements qui ont suivi la Révolution n'a vécu plus de dix huit ans ; et, en 1888, la république dépassait déjà l'âge qu'ont atteint le second empire et la monarchie constitutionnelle de Louis Philippe, ses deux prédécesseurs les plus persistants.

A l'heure actuelle, son existence dépasse déjà presque la mémoire humaine, car pas un Français, âgé de moins de quarante ans, n'a pu connaître autre chose. Elle arrive donc insensiblement à être sanctionnée par la tradition.

Ce fait tendrait à donner à la troisième République une probabilité de survie sur tous ses devanciers.

Quand les gouvernements, à l'instar des enfants, ont passé la période des maladies infantiles, leurs chances de parvenir à un âge avancé sont infiniment plus grandes. Restent les tares organiques.

Quand il s'agit d'un gouvernement la question est bien difficile. Les statistiques de toutes sortes entrent en jeu et les hommes politiques sérieux, tout comme les politiciens de bas-étage, ont un talent particulier pour les embrouiller. Il en est d'eux comme des charlatans ; leur grand art est de faire croire à la foule qu'elle est malade pour la décider à employer leurs panacées.

Si en dépit de cela, la foule paraît en bonne santé, c'est que probablement malgré tout elle se porte bien.

Or, le voyageur est frappé par l'apparence de saine prospérité que présente la France en l'an 38 de la IIIème République.

D'autres pays sont plus entrepreneurs, plus modernes, plus affairés, mais nulle part vous ne constaterez une plus constante évidence de bien-être substantiel et solide.

Cette impression n'est peut-être pas une preuve irréfutable de la sagesse du gouvernement ; mais on ne peut la négliger. Aucun gouvernement ne pourrait en effet produire cette prospérité, si le peuple qui lui est soumis n'était pas vigoureux, intelligent et économe ; mais toute l'intelligence, toute la vigueur, toute l'économie d'un peuple, ne pourraient la produire davantage si le gouvernement n'était pas à tout prendre, salutaire.

C'est une toute autre question de savoir s'il a été "plus ou moins salutaire" que telle ou telle autre forme de gouvernement n'aurait pu l'être.

tre. A d'autres époques et dans d'autres pays, la question n'aurait eu qu'un intérêt théorique, mais durant toute l'existence de la IIIème République elle eut toujours un intérêt politique pratique.

Comme nous l'avons dit plus haut, la République au début n'avait été qu'un expédient ; pour beaucoup de bons Français, elle n'était qu'un pis-aller, auquel on se pliait plus ou moins volontiers pourvu qu'il ne soit que temporaire. L'empire était tombé mais sa tradition restait, tout comme la tradition légitimiste et la tradition orléaniste. Il est sûr qu'à certains moments l'existence de la République fut probablement menacée.

Malheureusement pour ses adversaires, aucun des prétendants au trône ne possédait une de ces personnalités qui s'imposent à l'imagination des masses.

Loin de nous, la pensée de les critiquer, mais on ne peut nier qu'ils n'ont pas su exciter l'enthousiasme. A l'heure actuelle, la branche aînée des Bourbons est éteinte ; le représentant de la tradition orléaniste ne descend même pas en ligne directe de Louis XIV ; et pour retracer la parenté du champion de la cause impérialiste avec le grand empereur, il faut remonter à un avocat corse du XVIIIème siècle. L'un et l'autre sont parfaitement estimables, mais, pas plus que leurs prédécesseurs, ils ne sont doués des qualités brillantes qu'il faudrait pour entraîner et conquérir un peuple.

Un prétendant dont il faut rechercher l'existence dans l'Almanach de Gotha ne constitue pas un danger bien sérieux.

Les traditions opposées au gouvernement actuel de la France sont donc moins menaçantes qu'elles n'ont jamais été depuis 1815.

Elles n'en existent pas moins. Leur effet est évident dans tout le pays et pendant des années encore, elles joueront un rôle dans la politique pratique de la France. Ces traditions sont en contradiction absolue avec la tradition Révolutionnaire qui est celle de la République : Et fait particulier, la République a tout mis en œuvre pour exagérer cette contradiction. La politique inverse eut été sûrement plus avisée mais elle eut été certainement moins française.

Ce sentiment se retrouve dans les plus petits détails.

On restaure le Château de St.-Germain, partout décoré de la salamandre (devise de François Ier) et de son initiale F. La décoration terminée, la salamandre y est toujours mais elle se tord autour d'un R. F. qui ne fera tout de même pas oublier le plus artiste des rois.

Par ses actes mêmes, la République se présente donc à ses partisans aussi bien qu'à ses adversaires non pas comme un gouvernement national, mais comme un gouvernement du parti temporairement au pouvoir.

Mais ce serait une grave erreur de vouloir l'assimiler à ce que serait, par exemple, le gouvernement d'un parti qui aurait été capable de se maintenir au pouvoir sous un régime semblable à celui de la République Américaine.

Le gouvernement de la République est parfois tombé en des mains réactionnaires, si réactionnaires mêmes que le rétablissement de la monarchie semblait être imminent.

Si donc nous considérons la République comme le gouvernement d'un parti et non comme un système de gouvernement, nous sommes obligés d'admettre que ce parti n'était pas vigoureusement uni en vue d'un but à atteindre du consentement de tous, mais qu'il était au contraire composé de factions discordantes. On serait tenté de croire que toute faction se trouvant au pouvoir aurait suivi une politique de conciliation. Loin de là. Cette forme de courtoisie semble absolument étrangère aux Français. Et partout où vous irez vous trouverez des preuves matérielles de ce besoin de s'affirmer agressivement qui a possédé tout à tour les factions au pouvoir.

Le Paris de la république ressemble beaucoup à ce qu'était la capitale du Second Empire, cependant l'œil est frappé au premier abord par deux monuments modernes qui le dominent aujourd'hui : La Tour Eiffel, colossal et hideux jouet, qui amusa les foules, énerva les artistes et fut une assez bonne affaire ; l'autre, qui peut-être attire plus encore le regard, est l'église du Sacré-Cœur de Montmartre.

Un moment, les réactionnaires furent au pouvoir ; ils étaient bien disposés à l'égard de l'église et autori-

sèrent la construction de ce temple énorme et fastueux consacré à une dévotion particulière et extrêmement française.

Evidemment, à un point de vue, on ne peut qu'admirer la foi persistante et désintéressée des catholiques de France. Mais n'aurait-il pas été plus sage de se souvenir que, pour bon nombre de Français, la religion catholique est un éternel obstacle aux progrès de l'humanité. Cette dévotion même, au Sacré-Cœur, est pour eux le comble de la superstition. Elle excitera l'antagonisme plus encore qu'une autre. Et l'on ne songea pas un instant, que ce monument grandiose tant que l'on voudra, devait rappeler continuellement à tous que pour un temps la République avait été aux mains des cléricaux et qu'ils s'étaient empressés de célébrer ce triomphe momentané de la manière la plus "voyante", la plus persistante, partant la plus exaspérante pour leurs adversaires.

Ceux-ci, d'ailleurs leur ont rendu au centuple la monnaie de leur pièce : Tous les monuments modernes, glorifient exclusivement les bienfaits de la révolution et ses héros.

Dans la cour du Louvre, Gambetta attend qu'on lui donne pour vis à vis un Lafayette, resté à l'état de projet. Une des avenues allant à l'Arc de Triomphe de l'Étoile et qui portait autrefois le nom d'une victoire mémorable du grand Empereur a été débaptisée et appelée Avenue Victor Hugo. Parce que Victor Hugo fut un grand poète ? Du tout. Parce qu'il fut un médiocre politicien et un adversaire acharné de l'Empire.

A Dijon, il y avait une place Saint Bernard, on l'a transformée en place Étienne Dolet ! Saint Bernard était un enfant du sol, il avait fait de grandes choses, son nom était familier à tous, sa mémoire respectée. Peu importe, il était "Saint". Tandis qu'Étienne Dolet était un inconnu qui n'avait rien à faire avec Dijon, mais était mort sur le bûcher pour avoir embrassé les idées de la Réforme à une époque où l'on était pas tolérant non plus. Et raison suffisante, c'était désagréable aux catholiques.

A Lyon, il y avait trois rues qui portaient trois noms distincts, on

les a renommées, Rue, Avenue et Boulevard Emile Zola.

C'est moins commode, personne n'en doute, mais Zola au moment de l'affaire Dreyfus a pris une attitude dramatique et violente qui lui a valu l'horreur du parti clérical et conservateur — Inde : la Rue, Avenue et Boulevard Zola — car ce n'est même pas parce qu'il avait été un éminent pornographe qu'on lui fit cet honneur. Cela ne nuisait pas ; mais cela n'ajoutait rien ; sa gloire politique suffisait.

D'autres villes ont encore poussé les choses plus loin.

Dans une sous-préfecture quelconque, il y avait une rue Saint-Pierre, on la débaptisa pour l'appeler la rue Jean Duval, mais comme le dit Duval était un illustre inconnu même dans sa propre ville on ajouta sur la plaque : (maire 1882). La population trouva ce changement incommode et protesta. Tout le monde connaissait Saint-Pierre et ignorait Duval. Les membres du conseil municipal, qui au fond étaient un peu de cet avis, consentirent volontiers à retirer leur décret ; mais ne voilà-t-il pas que le curé apprenant la chose, fait le dimanche suivant un sermon délirant de joie, dans lequel il félicite hautement ses ouailles d'avoir déjoué les manœuvres des impies qui voulaient déloger Saint-Pierre. Les conseillers municipaux se levèrent comme un seul homme, reprirent leur décret, et le pauvre Saint-Pierre dut faire place à Jean Duval (maire 1882)..... rien que pour ennuyer le curé !

Dans toutes les cours de justice françaises, il y avait autrefois un crucifix. Qu'est-ce que ce crucifix avait à faire avec l'administration de la justice dans un pays sans religion d'État ? Probablement rien. Et le supprimer sans bruit aurait été plutôt une mesure de conciliation. Au lieu de cela, les autorités républicaines, choisirent pour procéder à cet enlèvement le jour le plus sacré de toute l'année pour les catholiques : le Vendredi Saint !

Comme question de fait, les radicaux se sont montrés aussi intolérants, aussi hostiles, aussi insolentement triomphants qu'ont jamais pu l'être leurs adversaires. Ils se sont conduits comme s'ils étaient les partisans forcenés d'une tyrannie de par-

ti ne différant en rien des tyrannies traditionnelles de l'histoire, si ce n'est, qu'au lieu d'être la tyrannie d'un homme, c'était la tyrannie d'une classe spéciale, qui se qualifie elle-même "le peuple".

Si la République avait été réellement aussi radicale et aussi tyrannique que ses proclamations et ses étroitesse pourraient le donner à penser, la France ne serait pas aussi prospère et aussi saine qu'elle paraît être. La République après tout, est profondément française, étant un système très logique. C'est un système nouveau et partant elle est en conflit avec un minimum de faits contradictoires ; néanmoins ces faits existent, entre autres et principalement les traditions issues des régimes antérieurs. Et d'après la manière indiquée, plus haut, elle tente de les ignorer ou de les supprimer. Elle n'est pas conciliante. Elle veut imposer ses principes par la force de l'assertion ou celle de la loi. Ces principes sont ceux de l'extrême démocratie théorique et autant qu'un étranger peut le comprendre, ils sont très différents des principes démocratiques américains.

En pratique, la démocratie américaine a toujours prétendu que l'Etat devait tenir ses pouvoirs du consentement de ceux qu'il gouverne. Elle a maintenu plutôt qu'affaibli, les traditions de son système constitutionnel. Elle n'a pas essayé la tyrannie d'une classe. C'est un gouvernement pour le bien commun par l'assentiment de tous.

La Démocratie en France est aussi un gouvernement pour le bien commun, mais l'assentiment de tous est certainement subordonné. Il semblerait en théorie au moins que c'est un système de gouvernement dans l'intérêt des masses populaires considérées comme distinctes des classes élevées. Elle a condamné violemment les classes privilégiées de l'ancien régime, et elle semble maintenant vouloir tout faire pour créer une sorte de privilège en faveur des basses classes.

Comme question de fait, cette ambition ne paraît pas s'être réalisée, car les classes supérieures ont vigoureusement persisté en France ; et cette suprématie arbitraire des basses classes semble aussi loin que jamais.

Il n'en est pas moins curieux de

constater par quels moyens les avocats de cette doctrine d'égalité contredite par l'observation scientifique, la loi divine et l'expérience humaine, cherchent parfois à faire prévaloir leurs théories.

L'anecdote suivante fut racontée à M. Barrett Wendell, par un professeur d'enseignement secondaire. Il faisait passer des examens d'histoire de France à des "boursiers". Aussi longtemps qu'il les interrogea sur les époques qui précédèrent la Révolution, ces jeunes gens firent preuve d'une ignorance crasse, totale ; ils confondirent les rois, les reines, les cardinaux, les poètes, les guerres et les rebellions ; la seule chose qui paraissait être claire dans leur esprit fut, que durant ces diverses périodes, la France avait végété dans un indescriptible chaos. Il les interrogea alors sur la Révolution : les voiles se déchirèrent, plus rien ne leur était étranger, les faits les plus insignifiants, les héros les plus obscurs leur étaient familiers.

Ce cas peut être unique ; il indique cependant à quel point les apôtres de la Démocratie sont anxieux de n'apprendre aux enfants ignorants que la doctrine, les légendes et les pieuses histoires des Droits de l'homme. Leur sincérité philanthropique peut être digne de respect, c'est probablement un effort consciencieux pour diriger les enfants vers la justice. Il n'en est pas moins vrai qu'un enseignement historique qui néglige des siècles entiers, rejette délibérément un inappréciable trésor de tradition et de gloire nationale. Et cette manière de voir, quelque pures qu'en soient les intentions, fait un tort plus grand encore à la nation ; elle tendrait à rejeter en dehors des fonctions publiques, tous ceux pour lesquels la tradition ancienne aurait une valeur égale ou supérieure à la tradition révolutionnaire.

Pour qui connaît ceux qui détiennent actuellement le pouvoir en France, si doctrinaires et tyranniques qu'ils soient parfois, ils n'en sont pas moins des hommes de sérieux dessein, d'intelligence alerte, de dignité morale ; mais leurs adversaires le sont tout autant.

Que cette politique de défiance ait été justifiable alors que la République n'était pas encore solidement établie ; c'est possible ; mais il sem-

ble que maintenant, une sympathie plus magnanime, une confiance plus grande, seraient compatibles avec l'habileté politique tout autant qu'elles le seraient avec la générosité.

La France semble être encore un pays d'antagonismes irréconciliables mais l'auteur croit qu'à l'heure actuelle cette réconciliation n'est plus inconcevable.

Il y a, en effet, des symptômes qui feraient penser que les Français commencent à mieux saisir la situation et à se rendre mutuellement justice.

M. Barrett Wendell durant son séjour, avait écrit sur divers sujets dans différentes revues. L'un de ses articles traitait de la Démocratie telle que les Américains la comprennent.

Un soir, il se trouva dîner dans un hôtel de province à la même table qu'un groupe de jeunes professeurs français qui ne le connaissaient pas. Ils discutèrent cet article, et se demandaient entre eux si l'opinion de M. Barrett Wendell—qu'aucune vraie et viable démocratie ne peut co-exister avec un malentendu persistant entre les classes sociales—n'était pas de nature à jeter un peu de clarté sur les dissensions actuelles de la France. La démocratie américaine avait fait preuve d'une endurance supérieure à celle montrée jusqu'à présent par la Démocratie Française. Cette dernière avait toujours professé d'une intolérante méfiance à l'égard de la vieille classe privilégiée : la noblesse. Eux-mêmes avaient suivi cette ligne de conduite parce qu'aucune autre ne leur avait paru possible. Était-il concevable qu'ils se soient trompés, et que la nation française ne puisse être complète à moins qu'elle ne consentisse à compter comme partie intégrante d'elle-même cette noblesse qui, après tout, était aussi française qu'aucun d'eux ? Ils commençaient à entrevoir qu'aucun gouvernement national ne peut être stable, s'il n'embrasse pas la totalité des traditions profondément enracinées au cœur du pays.

En Angleterre, par exemple, vous trouvez à Londres des statues de Charles I et de Cromwell ; et l'Angleterre ne serait pas ce qu'elle est si aucun parti de quelque importance désirait renverser les unes ou les autres.

En Amérique, des monuments ont

été élevés aux soldats du Nord et à ceux du Sud ; leur inauguration fut souvent honorée de la présence amicale d'anciens adversaires, et avant longtemps, leurs descendants seront disposés à payer un égal tribut aux héros Fédéraux et aux héros Confédérés. Ce jour-là, la tradition de l'Amérique sera une fois de plus, la tradition d'un État vraiment uni.

Il est inadmissible qu'une démocratie durable puisse exister quand une seule portion du peuple — une seule classe sociale — domine à l'exclusion du reste. Ce n'est alors une démocratie que de nom, c'est, en fait, une oligarchie ; et une oligarchie est une oligarchie que la classe dominante soit considérable ou restreinte, qu'elle soit haute ou basse. Et ce qu'il y a de plus, est que le bon sens tend à nous rappeler, que la tyrannie oligarchique des masses populaires est infiniment plus dangereuse que la tyrannie oligarchique des classes supérieures. En mettant les choses au mieux, il faut admettre que les masses ont moins d'intelligence et plus d'instabilité.

En Amérique, l'idée de se soumettre à une petite classe privilégiée est odieuse, mais l'idée de s'incliner devant la souveraineté absolue des basses classes qui n'ont pour elles que le nombre, ne l'est pas moins. Les Américains sont aussi peu disposés à se soumettre au joug de la ploutocratie qu'à laisser leur pays à la merci des unions ouvrières.

Une vraie démocratie, on ne pourra trop la répéter, doit avoir pour tous une bienveillante tolérance. Et c'est seulement quand ce principe sera bien compris que l'on pourra entretenir de grandes espérances pour l'avenir.

Et ces espoirs seront d'autant plus hauts, d'autant plus certains, que la nation qui se confie en cette démocratie est un pays comme la France, riche de tant de nobles traditions. Extérieurement, ces traditions vitales semblent fatalement divergentes, mais elles ont au moins en commun une dévotion enthousiaste à l'idéal le plus élevé.

Un mot célèbre semble faire entrevoir que ces diverses sortes d'idéal peuvent se fondre en un seul.

Le plus grand désastre de la guerre de 1870 fut la capitulation de Metz et la reddition d'une armée intacte par le Maréchal Bazaine.

Après la campagne, il fut traduit devant un conseil de guerre. Ses vrais motifs on ne les connaîtra jamais ; quelles furent ses excuses ?

“ L'Empire était tombé — pour quoi se battre ? Il n'y avait plus rien ! ”

Alors le Duc d'Aumale, l'exilé, qui était venu offrir à la patrie en danger l'appui de son épée, se dressa :

“ Il n'y avait plus rien ! M. le Maréchal, il restait la France ! ”

Oui il y avait la France ! Il y a la France ! Il y aura toujours la France !

La France a été la France de l'Empire ; celle d'aujourd'hui est la France de la Révolution ; mais aucun Français ne saurait embrasser dans leur entier les grandes traditions du passé, s'il oubliait aucune de ses gloires ; ni l'une ni l'autre ne comprennent toute la France, pas plus que ne le faisait la monarchie orléaniste et constitutionnelle de juillet.

La vraie France les embrasse toutes trois et beaucoup plus encore. Il y a la France de la Chanson de Roland, la France de Saint-Louis, la France de Jeanne d'Arc ; il y a la France de la Renaissance et la France d'Henri IV ; la France de Richelieu et celle qui se dressa comme un impérial modèle devant l'Europe civilisée ; la France du “ Grand siècle ”, la France de Louis XIV. Il y a la France de l'Ancien Régime, la France de Louis XV. Il y a la France de l'Ancien Régime, la France de la Révolution et la France de l'Empire.

Aucune de ces mémoires, prise en particulier, n'a fait la France d'aujourd'hui.

Toutes, combinées ensemble, contribuent à faire la France héroïque. La France s'appauvrit, s'amoindrit à négliger une des gloires de son admirable passé : toutes confondues, mêlées, brillant ensemble d'un inextinguible éclat font de la France, cette chose si admirablement noble que tous ceux qui apprennent à la connaître apprennent aussi à l'aimer.

Parfois l'étranger est surpris d'entendre appeler la France : la République. Le mot République lui semble souvent désigner plutôt l'accident de la souveraineté actuelle que la nation dans son entier. Aux yeux des Français eux-mêmes, la République est plutôt un parti que la na-

tion. Le temps viendra où elle sera la nation et non plus un parti.

Mais, même alors ce sera rendre plus vraiment justice à la splendeur du passé, de saluer la République comme France, que de saluer la France comme République. Rien de moins que l'ensemble complet, ne peut l'embrasser toute entière.

PIERRE LORRAINE.



L'ADIEU DU LIEUTENANT

A la tête de son peloton de spahis, le lieutenant Senneterre menait une reconnaissance dans les environs de Timmimoun. Une simple promenade, cette randonnée à point d'aube. On avait bien signalé, deux jours auparavant, l'apparition de quelques groupes de Touaregs appartenant aux “ harkas ” dissidentes ; mais, à supposer qu'ils fussent encore dans la région, ils ne se hasarderaient certainement pas à portée des spahis de Senneterre.

Celui-ci, néanmoins, n'avait négligé aucune des précautions indispensables dans ce désert plein de traîtresses qui semble, à première vue, uni comme la mer, et dont chaque vague cependant peut recéler un danger. Les flancs et les derrières de sa troupe couverts par de petites patrouilles, il était protégé en outre par une avant-garde de dix hommes, placée sous le commandement du maréchal des logis, Bressut, qui ne devait laisser passer aucun pli de terrain sans le faire fouiller consciencieusement.

Et, rassuré de la sorte contre toute éventualité fâcheuse, le lieutenant Senneterre se laissait aller au charme de l'heure matinale, en vieil Africain qu'il était, amoureux d'air et d'espace. Son pur-sang, Sélim, encensait et mâchait son mors avec un petit bruit clair ; il l'enlevait parfois d'une pression, et le bel animal partait d'un galop souple, content de se détendre, de faire voler sous ses sabots fins le sable du désert.

Il arrivait ainsi jusqu'à l'avant-garde.

— Rien de nouveau, Bressut ?

— Rien, mon lieutenant.

Senneterre repartait, piquait sur l'une ou l'autre des patrouilles, dont

les minces silhouettes se détachaient sur le ciel rose.

—Rien de nouveau, brigadier ?

—Rien, mon lieutenant.

L'officier allumait alors une cigarette, revenait vers le gros de son peloton, un refrain aux lèvres, joyeux de vivre, de se sentir alerte et fort. Cependant le soleil montait, et il allait falloir songer au retour.

L'avant-garde arrivait en ce moment à une crête de sable, qui barrait l'horizon de sa longue ligne onduleuse.

—Mahmadou ! dit l'officier à l'un des spahis qui étaient derrière lui, va-t-en dire au maréchal des logis qu'il ne dépasse pas cette crête: nous allons le rejoindre.

Le soldat rassemblait déjà ses rênes pour partir, quand il se haussa tout à coup sur ses étriers, une main en abat-jour sur les yeux.

—Pas besoin d'aller là-bas, mon lieutenant: y en a un qui vient. On commençait en effet à distinguer un des cavaliers de l'avant-garde, qui lancé à toute allure, revenait vers le peloton. Un peu inquiet, Senneterre partit à sa rencontre.

—Les Touaregs ! cria le spahi, dès qu'il fut à portée de voix.

—Nombreux ?

—Plus de trois cents ! Derrière ça...

Du geste, le soldat désignait la crête qui barrait l'horizon. Immédiatement, des coups de feu crépitèrent, de petits claquements secs que la distance rendaient pareils à des détonations de pistolets d'enfant. L'officier comprit que son avant-garde était engagée, probablement malgré elle, et que, pour l'instant, il n'y avait pas à réfléchir. Il se retourna vers le peloton en agitant son képi: —Au galop !

Il retint un instant Sélim, qui piaffait. Puis s'étant assuré que son sabre jouait bien dans le fourreau, il rendit la main.

Là-bas, la fusillade crépitait de plus belle. Les spahis de l'avant-garde avaient mis pied à terre et, couchés en avant de leurs chevaux, tiraient sans discontinuer.

—Halte ! commanda Senneterre, au moment où le peloton arrivait à cinquante mètres de la crête.

Puis, seul, il continua à s'avancer vers le groupe des tirailleurs. D'un coup d'œil, il vit la situation. De

l'autre côté de la crête, le terrain s'élevait, bossué et raviné, en pente insensible. Sur cette pente, à moins de cinq cents mètres, un fort parti de Touaregs galopait et tourbillonnait. D'autres, à droite, beaucoup plus près, abrités dans un ravin, dirigeaient sur la petite troupe un feu nourri, heureusement plus bruyant que dangereux. A peu de distance en avant du ravin, on voyait les corps de deux spahis, avec leurs chevaux, étendus sur le sable.

—Ils étaient tous cachés là-bas tout à l'heure, expliqua Bressut. En arrivant ici, j'ai eu l'idée d'y envoyer deux hommes en reconnaissance; ils les ont laissés approcher, et les ont tirés à bout portant.

Très calme, l'officier écoutait et regardait. Le maréchal des logis n'avait pas fini de parler que sa décision était prise.

—Nous allons leur faire payer cela, Bressut. Faites reculer de quelques pas vos chevaux, qui sont trop en vue, et ouvrez un peu plus les intervalles entre vos tirailleurs..... Bien maintenant écoutez-moi ! Je vais vous faire renforcer par une douzaine d'hommes, et vous allez faire un feu d'enfer. Pendant ce temps, avec le reste du peloton, je vais filer par là, derrière la crête, et leur tomber sur le dos. C'est compris ?

—Compris, mon lieutenant.

Mais ce mouvement ne devait jamais s'exécuter. A peine, en effet, était-il commencé que les trois spahis de la patrouille de gauche accouraient à bride abattue, avec de grands gestes.

—Mon lieutenant ! mon lieutenant ! ils arrivent, là-bas, à gauche !

—Qui ? demanda Senneterre, les sourcils froncés.

—Les Touaregs ! Toute une harka ! Tenez, on commence à les voir.

C'était vrai. Au lointain, un nuage de poussière dans lequel on distinguait confusément des flottements de burnous, des formes de chevaux et de méharis, s'avancait rapidement eux.

—Avant vingt minutes, ils seront ici, pensa l'officier. Deux tribus sur les bras, c'est trop, décidément. Il s'agit de sortir de là, et de regagner Timmimoun au plus vite... C'est égal, c'est vexant !

Mais la harka avec laquelle les spa-

his étaient aux prises avait vu, elle aussi, le renfort qui lui arrivait. Son feu avait cessé, et elle commençait à se rapprocher, menaçante.

—Allons à cheval, garçons ! dit Senneterre avec un soupir. Et au galop, derrière moi !

Timmimoun n'était qu'à une dizaine de kilomètres. La retraite commença, calme d'abord, mais bientôt accélérée par le feu des Touaregs qui avaient garni la crête à leur tour, et qui tiraient avec rage. Trois spahis tombèrent qu'il ne fallut pas songer à secourir, et dont on dut abandonner les corps aux "coupeurs de têtes".

—Allongez ! commanda l'officier.

Les gens de la crête, désormais distancés, n'étaient plus à craindre. Le danger venait maintenant de la seconde harka, qui avait changé tout à coup de direction, et cherchait manifestement à couper la retraite aux spahis. Mais Senneterre, dont le coup d'œil était rarement en défaut, n'était point trop inquiet.

—Nous avons bien six ou huit cents mètres d'avance sur eux, songeait-il. Nous allons leur filer devant le nez comme une lettre à la poste.

Et, comme il lui semblait que le galop de Sélim se ralentissait, il donna légèrement de l'éperon. Mais, au lieu d'augmenter son allure, le cheval la diminua encore. Puis il eut un brusque fléchissement de l'arrière-main, et son galop se désunit. L'officier voulut lui caresser la croupe, par un geste dont il avait l'habitude, il retira sa main pleine de sang. Et avant qu'il eût pu réfléchir à ce qui arrivait, son pauvre Sélim s'abattait comme une masse, lui prenant la jambe droite sous la selle. Le peloton s'était arrêté net. Le maréchal des logis et deux spahis avaient sauté à terre et cherchaient à relever leur chef. Mais, au premier effort qu'ils firent, celui-ci poussa un cri de douleur :

—J'ai la jambe cassée !...

Le sous-officier et les deux hommes se regardèrent, puis leurs yeux involontairement se portèrent sur le nuage de poussière qui, là-bas, avançait toujours. Le lieutenant vit la direction de leurs regards.

—Laissez-moi, mes amis, dit-il. Vous n'avez pas de temps à perdre. Bressut bondit.

— Vous laisser, mon lieutenant ! Aux coupeurs de têtes ? Jamais ! Ma jument est solide ; on va vous mettre dessus, et je monterai en croupe... Allons ! vous autres ! ”

Les deux spahis dégageaient l'officier et le mirent debout ; mais lorsqu'il s'agit de le hisser sur la jument du maréchal des logis, celle-ci se mit à pointer et à lancer des ruades, comme si elle eût compris qu'elle allait avoir tout à l'heure à porter double charge. Là-bas, la harka ennemie se rapprochait toujours...

— Encore une fois, mes amis, laissez-moi ! dit Senneterre. Vous pouvez passer encore, mais, dans cinq minutes, il sera trop tard.

— Jamais ! mon lieutenant, ” répéta Bressut.

Ils essayèrent de nouveau de soulever l'officier et de le mettre en selle, mais cette tentative fut encore vaine. On commençait à entendre les hurlements de triomphe des Touaregs, qui n'étaient plus qu'à cinq cents mètres.

— Maréchal des logis ! dit le lieutenant, c'est un ordre que je vous donne : vous allez remonter à cheval et partir immédiatement. ”

Bressut se retourna vers les spahis.

— Vous voulez laisser le lieutenant ici ?

— Non ! non ! crièrent cinquante voix.

— Vous voyez, mon lieutenant ! fit Bressut. Nous nous ferons tous tuer ici, s'il le faut, mais nous ne vous abandonnerons pas aux mains de ces sauvages !

— C'est bien ! dit l'officier. Vous êtes tous de braves garçons..... Je vous aime bien. Adieu, Bressut !

Et avant qu'on eût pu l'en empêcher, le lieutenant Senneterre avait tiré son revolver et s'était fait sauter la cervelle.

Une heure plus tard, le peloton, qui avait pu échapper à la harka ennemie entrainée à Timmimoun. Tous les spahis pleuraient.

Francisque PARN.

On sait combien la vie a renchéri depuis quelques années. Tout a augmenté, tout, excepté les chapeaux à Mille-Fleurs, le salon de modes de la rue Ste-Catherine Est. Que celles qui en doutent veuillent bien aller s'en assurer ; elles seront pleinement édifiées.

M. le lieutenant Lanrezac

Dernièrement, a eu lieu, à l'Université Laval de Québec une touchante cérémonie. Des cultivateurs, descendants directs des fameux colons établis dans la province de Québec, et qui depuis deux cents ans ont conservé à leur possession le bien des ancêtres, sont venus recevoir une médaille fort belle, dessinée par un Québécois de talent : Monsieur Taché, l'honorable sous-ministre des Terres eaux et forêts, et exécutée à Paris par un maître médailleur, monsieur Abel Lafleur.

Il était touchant de voir ces hommes aux mains rudes contempler d'un œil attendri le bijou fort joli, qu'on venait de leur remettre.

Mais ce ne fut pas le seul attrait de cette cérémonie du souvenir. A côté de l'abbé Gosselin, curé de Charlesbourg et Président du comité des anciennes familles, à côté de Monseigneur Roy orateur éloquent, un officier français monsieur le lieutenant Lanrezac prit la parole.

Monsieur Lanrezac est un de ces officiers, dont l'armée française compte un si grand nombre qui ne se contentent pas de monter une longue garde face à la frontière des Vosges : c'est là un rôle trop passif pour ces jeunes gens actifs et entreprenants qui ont soif d'action, et veulent jouer un rôle utile à leur pays.

Rédacteur d'un journal scientifique le lieutenant a été amené à étudier le Canada. Notre immense pays aux ressources si variées, l'a passionné et il est venu l'étudier.

Persuadé que trop souvent l'âme française est méconnue, monsieur Lanrezac, donnera, nous le savons, à la fin d'octobre une série de causeries sur l'âme française.

Il nous pardonnera de donner ici le programme qu'il compte bientôt lancer dans le public.

Les sujets qu'il traitera seront tous accompagnés de projections obtenues à l'aide de clichés, pris par le conférencier lui-même dans le voyage, car, grand mérite à nos yeux, il ne parle que des pays qu'il a vus.

L'ÂME FRANÇAISE.

10.—Au pays enchanté des contes et des légendes.—Vieilles chansons. Similitude de littérature populaire et cependant originalité. — Légendes normandes et bretonnes ; comment on peut en les lisant saisir les caractères propres de ces deux races.

20.—La Normandie.—Les villes. — Vieilles coutumes disparues. — Le paysan français. — Ses qualités.

30.—La Normandie.—La femme. — L'âme paysanne. — Fermière, laitière de la vie à la mort. — Fiançailles, mariage, mort. — Confréries de charité, etc.

40.—La femme française.—Dans le roman et la société. — Une méconnue. — L'intérieur familial chez l'ouvrier, dans la bourgeoisie.

50.—Paris.—Coins inconnus. — Petits métiers. — Le monde des Humbles. — Les Eglises.

60.—L'armée de France.—Hier et aujourd'hui. — Vieux costumes. — Vieux uniformes. — Souvenirs glorieux.

70.—Coins ignorés de la littérature.—Roman d'aventures et policiers.—Roman scientifique.

80.—Coins ignorés de la littérature.—Roman historique, Hugo, Dumas, Flaubert.

Presque toutes ces causeries sont des souvenirs vécus. Ainsi par exemple, lorsque M. Lanrezac parle de camelots parisiens qu'on méprise trop souvent, humbles vendeurs des rues de Paris, il les connaît pour avoir vécu au milieu d'eux plusieurs jours, s'assujettissant à gagner sa vie comme eux.

Pour ces causeries, le conférencier dont les Canadiens ont déjà pu apprécier le talent à l'Université Laval, inaugure un système spécial. Il délivre dès maintenant des cartes d'abonnement de six tickets que le titulaire peut user à son gré soit en emmenant avec lui plusieurs amis, soit en assistant à six conférences.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à assister à ces conférences, qui seront un des événements littéraires de la saison.

Nous donnerons dans notre prochain numéro une " Lettre à ma fille " écrite spécialement par M. Lanrezac pour les lectrices du " Journal de Françoise ".

Pour se procurer des cartes il suf-

fit d'envoyer un mandat à Monsieur Lanrezac, 45 rue Saint-Vincent, Hôtel Cartier. (Le prix de la carte pour six places est de trois dollars.)

Costumes Historiques.

On l'a dit souvent, connaître le costume d'une époque, c'est la voir vivre : et le culte du chiffon n'est pas chose si futile que certains pensent. Il n'y a point là une simple question de coquetterie ou de vanité. Une mode correspond à certaines manières de penser ou d'agir. La coupe de nos habits, la forme de nos chapeaux sont révélatrices de nos goûts, de nos habitudes, de nos manies, de notre tour d'esprit.

Aussi retrouvons-nous dans les modes d'autrefois non seulement des éléments de pittoresque disparus et des motifs d'inspiration nouvelle mais des notions sur la vie et les mœurs de nos aïeux. Il ne nous est pas du tout indifférent de connaître depuis Adam et Ève — époque de simplicité un peu nue — les multiples transformations du vêtement. On est toujours de son temps par le costume, et les esprits les plus détachés des contingences terrestres, ne sauraient eux-mêmes se soustraire complètement aux exigences de la mode.

L'habit ne fait pas le moine — mais il y contribue. Il est une partie de l'histoire, un des accessoires, non le moins intéressant et le moins curieux, de cette comédie humaine dont les péripéties se déroulent depuis des siècles. La scène est vaste et animée ; les acteurs s'y renouvellent sans cesse. Chacun veut pour lui l'attention, grossit la voix et le geste, s'habille et se chamarré de son mieux. Et comme dans tout théâtre le magasin du costumier n'est pas la chose la moins importante ni la moins amusante. Quand chacun, grand ou petit, a joué son rôle il rentre dans la coulisse, dépose sa défroque somptueuse ou pauvre — et disparaît.

D'autres viennent, différents, et qui se croient plus originaux, plus élégants... L'habit reste là, oublié souvent dans un coin. Puis un beau jour un fureteur avisé et curieux ramasse ce témoin du passé, en secoue la poussière, et l'accroche, précieux document et pieuse relique à la fois,

dans la vitrine d'un musée ou d'une collection particulière.

Qu'ils sont puissamment évocateurs et suggestifs ces débris que nous pouvons toucher du doigt et comme pâlisser à côté d'eux toutes les documentations imprimées ! Un peu de l'âme d'autrefois semble attachée encore à ce bric-à-brac somptueux, un peu du parfum des formes éphémères et gracieuses dont ces ajustements furent la parure...

Etrange destinée parfois que celle de ces costumes historiques. Une jupe de la Du Barry, en soie brochée bleu de France, ornée de guirlandes de fleurs et portant le chiffre L. D. formé de roses et de myosotis entrelacés fut retrouvée en 1868 à Marly-le-Roi, en la possession d'une marchande de salades. Les bas ajourés encore tachés de sang que portait Lucile Desmoulin lorsqu'elle monta à l'échafaud, sont aujourd'hui dans la collection de M. Jules Claretie. Quelles mains nous ont transmis ces saisissants souvenirs ?... La Révolution, et après elle le Directoire et l'Empire s'acharnèrent à l'imitation des Grecs et des Romains.

Ce fut une anticommanie aigue et persistante, doublée d'un louable retour à la nature. L'intention était excellente de vouloir donner à la femme l'aspect d'une statue, d'un de ces chefs-d'œuvre aux lignes pures et souples, aux draperies flottantes et légères. Le vêtement idéal c'est bien celui qui épouse et ennoblit la forme du corps, mais encore faut-il que celui-ci soit élégant et svelte. Et la nature, nous ne le savons que trop, hélas ! n'est pas parfaite. Combien purent se vanter comme madame Tallien de n'avoir pas même connu la compression de la bande de lin que les femmes s'enroulaient autour de la taille pour soutenir les " appas grenadiers " alors à la mode ? Les Vénus sont rares ; et sans être trop sceptique, il est à présumer que pour beaucoup la ressemblance avec l'antique se borna au costume. Mode dangereuse d'ailleurs, car le décolletage exagéré fit, paraît-il, mourir de fluxions de poitrine un grand nombre de jeunes femmes.

Napoléon lui-même qui porta jusque dans les affaires de la toilette son goût de tout régler ne pouvait décréter la beauté obligatoire.

On sait combien l'empereur se pré-

occupa du cérémonial et des costumes d'apparat que femmes et hommes devaient porter aux réceptions et aux cérémonies officielles. Le musée des Arts décoratifs conserve une série de costumes provenant du musée des Souverains et ayant appartenu à Napoléon Ier ; habits de cour en soie amarante, en velours pourpre, chamarrés de broderies d'or sur toutes les coutures. Pour la cérémonie du sacre, l'impératrice Joséphine avait revêtu une robe de satin blanc semée d'abeilles d'or et brodée d'argent et d'or.

Sur le corsage et le haut des manches étaient piqués des diamants. Les souliers de velours blanc brodé d'or, avaient coûté plus de 120 dollars. Le manteau de velours pourpre était tout doublé d'hermine de Russie, qui avait coûté 2,000 dollars.

Ces prix d'ailleurs n'avaient rien d'exagéré si l'on songe qu'il s'agissait d'une parure exceptionnelle. Les couturiers de l'époque paraissent s'être contentés de bénéfices modestes. L'un des plus réputés, Leroy, quand on lui fournissait les étoffes et broderies, prenait trois dollars de façon pour un vêtement de gala. Une robe de cour portée par Joséphine, en tulle blanc pailleté d'argent avec au bas une frange d'argent, et un manteau assorti, a dû d'après les tarifs du temps revenir à cent dollars environ. Il y a là de quoi faire rêver nos modernes fournisseurs... et surtout leurs clientes.

Le costume à l'antique n'eut qu'une vogue éphémère. Il était trop indiscret, dévoilait les beautés, ce dont personne ne se plaignait ; mais aussi les imperfections, ce qui plaisait moins aux intéressées. La coquetterie ramena la dissimulation. On continua à porter la taille courte et sans corset, mais on revint à la jupe raide, aux jupons empesés qui ne laissaient pas deviner les formes. Puis vers 1810 l'impératrice Marie-Louise commençant à prendre un léger embonpoint et désireuse d'y mettre bon ordre remit le corset à la mode.

Cette fois adieu l'antique et les voiles transparents ! Souplesse, grâce, silhouette élégante, il ne faut plus chercher rien de tout cela dans la nouvelle toilette et ce n'est pas la Restauration qui va réparer le mal, bien au contraire. Il est peu d'épo-

ques où le cosume féminin ait été aussi mesquin de formes, aussi morne de tons, aussi vieillot d'aspect. Peut-être n'est-il pas assez ancien, est-il trop près de nous pour nous produire la même impression que celui du XVIIIe siècle par exemple, et le jugera-t-on mieux dans cinquante ans. Toujours est-il que si nous comparons cette robe de bal de la Duchesse du Barry en mousseline de soie rayée rose et crème aux splendeurs des règnes précédents nous la trouverons bien simplette et étriquée. Ce vêtement princier a l'air d'une robe de petite pensionnaire. Imagine-t-on une jeune fille vêtue d'une de ces robes dont nous donnons la reproduction et qui ne semblent faites que pour servir d'éteignoir à la beauté : jupes étoffées, manches à gigots dans lesquelles le corps et les bras disparaissent comme dans un sac, chapeaux à larges auvents, à vastes capotes qui encerclent et assombrissent le visage comme une cornette de religieuse. Mine sérieuse, maintien décent et compassé, voilà tout ce qu'évoque pour nous la vue de ces ajustements si sobres. Qualités solides sans doute, mais que ne gâterait pas, au contraire, un grain de séduction.

Les toilettes du règne de Louis-Philippe, où règne la mousseline imprimée du Second Empire nous paraissent à côté, pleines de sveltesse et de grâce.

Et pourtant ces jupes si amples, si longues, compliquées de volants soutenus par l'emploi des jupons, bientôt par l'armature rigide de la crinoline, ces corsages à pointe qui amincissent la taille étranglée dans le corset ne réalisent pas l'idéal.

Mais l'artifice des poètes et des artistes leur prête à nos yeux une auréole de charme et de sentiment. Les grisettes qu'ils ont chantées dans leurs vers s'habillaient ainsi. Lisette, Mimi-Pinson, Bernerette, coquettes et souriantes, se sont parées de ces cachemires, de ces percales de couleurs tendres, de ces chapeaux de paille d'Italie. C'est ainsi qu'elles allaient déjeuner à Robinson avec leurs adorateurs, promener dans les bois de Verrières, l'envolée de leurs châles, de leurs écharpes de mousseline. Saluons ces gracieux fantômes que l'art et la littérature ont immortalisés ! Quelle marquise galamment poudrée revêtit un jour ces grandes

robes étoffées et bruisantes, soies brochées aux claires couleurs, aux fleurettes multicolores ? Quelle sou-brette se para de ces frais tabliers de moires changeantes, de fanfreluches vertes, roses, bleues, gorge de pigeon ? Est-ce le cœur de Manon, de l'inconstante amie de Desgrieux qui palpita sous ces fins corsages, sous ces mousselines transparentes ? Avant les nôtres, quelles mains fro-lèrent ces taffetas et ces satins ? De quelles fêtes furent-ils ! quels doux entretiens entendirent-ils ?

Tout un siècle charmant et léger, amoureux de plaisirs et de folies, revit là pour nous dans ces étoffes aux tons un peu fanés, et comme teintés de mélancolie. C'est une des plus jolies époques du costume de la femme. La raideur compassée ou la majestueuse grandeur des règnes précédents ont fait place à une grâce plus pimpante et alerte. Tout contribue à donner une impression aimable et souriante.

Alors, comme aujourd'hui, la France donnait le ton de la mode, et pour répandre celle-ci, avant la création des journaux, on usait d'un curieux moyen. On confectionnait à Paris des poupées de dimensions énormes ; on les habillait d'après les indications mûrement délibérées d'un comité féminin et on les expédiait ensuite à l'étranger où elles faisaient connaître les modèles créés par le goût parisien. Il est vrai que par compensation sans doute, tandis que l'on s'inspirait partout de nos modes, nous étions déjà sous Louis XVI possédés d'une anglomanie qui depuis a fait les progrès que l'on sait. On faisait même blanchir son linge à Londres : nos élégantes modernes, on le voit, n'ont rien inventé.

Sous Louis XVI s'assagit aussi la désinvolture fêtarde du costume Louis XV. Marie-Antoinette dont le goût exerça beaucoup d'influence, rejeta les paniers comme trop encombrants. Bergère de Trianon elle fit adopter des modes plus simples inspirées par ce culte de la nature qu'avaient fait naître les écrits de J. J. Rousseau. A l'anglomanie nous devons les manches longues, la jaquette qui rappelle le costume masculin, les couleurs sombres, gris chiné, puce, noir, que le roi pourtant déclarait "ignobles". Aux paniers succédèrent les tournures postiches, et

le "fichu menteur" accentua encore le renflement de la poitrine.

Nous avons écrit plus haut le mot de crinoline. Sans doute à ce moment un sourire moqueur a dû naître sur les lèvres de nos lectrices. C'est le seul sentiment qu'éveille désormais en nous cette héritière attardée des vertugadins et des paniers d'autrefois. Mode baroque s'il en fut, et qui compta pourtant nombre de fidèles. Comment des femmes jolies, élégantes, purent-elles s'affubler de cet accessoire qui les faisait ressembler à des cloches ? Mode que nous avons toutes les chances de ne plus revoir parce que les conditions de la vie ont tellement changé depuis trente ans que la femme ne saurait, sans se condamner à une immobilité presque absolue, s'embarrasser ainsi. En un temps où l'on sortait moins de chez soi qu'aujourd'hui, où les promenades à la mode étaient le Palais-Royal, le boulevard de Gand, le Luxembourg, les Tuileries, plutôt que le Bois de Boulogne et les Champs-Élysées, où les voyages en automobile n'existaient pas plus que les courses à bicyclette, la vie de la femme était bien plus sédentaire et renfermée. Peu importait la commodité. C'était très majestueux et encombrant une robe à crinoline ; c'était bien peu pratique.

Si la toilette moderne fait, et à juste titre, des emprunts aux temps passés, nous ne croyons pas que ce soit jamais de ce côté qu'elle aille chercher ses inspirations. Il est inévitable d'ailleurs que tous les efforts ne soient pas également heureux. Si nous sourions de quelques excentricités de mauvais goût, nous avons bien des créations remarquables à admirer. A travers tous les temps, dans tous les pays, la femme a su faire servir à sa parure les inventions de l'art et les ressources de la science, les ressources sans cesse plus étendues de l'industrie et du commerce.

FULANO.

L'élégante qui se connaît en beaux chapeaux donnera la préférence à Mille-Fleurs, car ce salon de modes bien connu a la réputation de toujours bien faire.

Les ceintures

Ah ! les jolies choses que nous voyons maintenant, et combien gracieuses les adorables ceintures de cuir aux teintes de rêve, aux fleurs fantaisies et merveilleuses ! Quelle fantaisie dans le domaine de la ceinture ! Tantôt souple et de tissu léger, elle retombe sur la robe en élégantes draperies, tantôt elle enserre la taille d'un cuir artistique et roide, ou fin comme une peau de gant, le cuir forme des plis gracieux rehaussés de boutons et d'une boucle esthétique.

La coquetterie féminine a trouvé beau jeu dans le port de la ceinture. Malheureusement, elle ne reste pas toujours dans les limites discrètes, et la tyrannie de la mode fait trop souvent tomber la femme dans des erreurs déplorables. C'en est une et des plus grossières, de se serrer la taille au point de manquer à toutes les règles de l'hygiène et à l'eurythmie de la ligne. La ligne !... Combien la respectaient les antiques, et combien les Grecques et les Romaines avaient plus que nous le respect de la nature... Elles n'auraient pas souffert ces engins cruels et barbares qui dénaturent le corps de la femme, la sveltesse élancée, l'heureuse proportion... Ne parlons pas pour quelques coquettes disgraciées qui cherchent à réparer les défauts de la nature par des artifices de toilette, mais pour la femme simple, élégante, et naturelle, qui ne recherche dans la mode qu'un éclat de plus à la beauté.

On peut dire que la ceinture a été le premier ornement féminin, car la Bible nous raconte que lorsque Eve eut conscience d'elle-même, elle s'entoura la taille d'une ceinture de feuillage... Ne remontons pas si haut, et écoutons plutôt le divin Homère qui nous dépeint harmonieusement la ceinture de Vénus et nous montre Junon voulant charmer Jupiter, qui supplie la mère d'Eros de la lui donner, tant était sûre la puissance de sa beauté.

Passons rapidement sur la zona et la castula des Romaines, qui se plaçaient d'ailleurs sous la gorge. Au temps de la république, les Romaines ornaient la castula d'un bijou placé entre les seins et ornementé d'or, de perles et de pierreries. Ce bijou fut l'origine de la boucle de ceinture où

se jouèrent, dans tous les temps, la richesse et la fantaisie.

L'antiquité nous laisse encore le souvenir de la ceinture virginale en laine de brebis.

Les Gauloises et les Gallo-Romaines introduisirent l'usage des ceintures en métal dont la rudesse convenait à leur beauté et à leur esthétique un peu barbare. Elles deviennent bientôt de plus en plus riches, se rehaussent de pierreries, de plaques d'or. Les hétaires du temps s'empressèrent de multiplier les marques de richesse, et saint Louis dut leur défendre le port de la ceinture dorée. Cet ostracisme somptuaire donna naissance au proverbe : "Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée."

Sous Louis XI, les dames et les demoiselles de la cour portèrent des ceintures de soie et amenèrent, sous Charles VI, le demi-ceint ou petite écharpe enroulée autour de la taille, pour se nouer en rosette sur le devant, et la ceinture terminée également sur le devant par deux longs bouts pendants. La richesse des ceintures se montre à nouveau sous Henri IV et l'on commença à y suspendre au moyen de chaînettes d'or des étuis, de minuscules et précieux ciseaux, des bourses en velours. Cette mode a été reprise de nos jours avec de légères modifications, mais avec autant d'exagération.

Anna de Bretagne fit de la ceinture une marque de veuvage. Elle se porte à la taille et ne reprend un instant son ancienne place que sous le Directoire et le Consulat où la mode subit les idées, et où l'amour des mœurs romaines amena la vogue de leurs coutumes. Cette mode change totalement sous la Restauration où l'on voit, comme à présent, de délicieuses ceintures de gaze, de crêpe chiné, de rubans de soie. Seulement, autant notre goût épuré recherche les nuances douces, éteintes et fines, autant la vogue était aux couleurs éclatantes. Les effilés, les quadrillés de velours en terminent les bouts en 1840. Puis on vit apparaître la ceinture en cuir de Russie, la ceinture brodée de soutaches d'or et de perles ; la ceinture Médicis en velours ; la ceinture corselet, la ceinture postillon, la ceinture impératrice, la ceinture bébé, et bien d'autres, pour arriver enfin à nos ceintures de cuir ou de ruban.

Nous lisons dans le charmant ouvrage d'Octave Uzanne sur l' " Art et les artifices de la beauté ", une dernière flatterie dédiée à la pauvre Marie-Antoinette. Les événements l'avaient contrainte à renoncer, parmi tant d'autres, au droit appelé ceinture de la reine. Un poète populaire lui écrivit :

Vous renoncez, charmante, souveraine,
Au plus beau de vos revenus :
Mais que vous servirait la ceinture de
reine !
Vous avez celle de Vénus.

Comment dinaient les anciens Romains

Couchés, tout d'abord sur des lits de bronze revêtus de coussins et de matelas moelleux. D'ordinaire il y avait trois lits autour de la table, ce qui faisait donner le nom de triclinium à la pièce où l'on servait les repas de famille ou de cérémonie. Il y avait trois convives sur chaque lit et ils étaient placés de la manière suivante : Chaque convive appuyait la partie supérieure de son corps sur son coude, soutenu assez haut par les coussins dont nous venons de parler ; le reste du corps était étendu sur les matelas. Le premier convive avait les pieds derrière le dos du second et la tête de celui-ci était vis-à-vis le milieu du corps du premier, avec un coussin entre eux, et ainsi de suite. Au pied des lits s'asseyaient les " parasites ", gens sans conséquence que l'on tolérait dans les festins, ainsi que les enfants. Dans les temps tout à fait primitifs de la République, les repas étaient ceux d'un peuple vertueux et sobre. Un plat de viande bouillie, du miel, du fromage, des œufs et c'était tout. Plus tard, les repas furent plus copieux et plus recherchés ! On compte trois services. D'abord des " hors-d'œuvre " que les Romains nommaient " gustus ", propres à éveiller le goût. Presque toujours on y joignait des œufs. C'est ce qui fait dire à Horace : " Cantare ab ovo usque ad mala " : " Chanter depuis les œufs jusqu'aux fruits ", dire pendant tout le repas. Ensuite venait le fond du repas dont le principal mets était nommé : chef de table. Puis en troisième lieu étaient servis les fruits et les sucreries, le dessert de nos jours, chers aux enfants et aux gourmets.

Conseils utiles

POUR RECONNAITRE LE COTON DANS UNE ETOFFE.—Un moyen fort simple est de couper un petit bout de l'étoffe, de l'effiler, et puis de brûler, l'un après l'autre, tous ces fils à la flamme d'une bougie. Les fils d'origine animale, laine, soie, brûleront avec difficulté et formeront un petit charbon en répandant une odeur de corne brûlée ; les fils d'origine végétale, au contraire, brûleront facilement, sans donner ni résidu ni mauvaise odeur.

POUR ENLEVER DES TACHES DE GRAISSE OU D'HUILE SUR DES GRAVURES.—Lavez l'endroit taché avec de l'éther et faites sécher à l'air. Il faut faire cette petite opération loin du feu et loin d'une lumière, l'éther étant très inflammable.

Le Blond se Meurt.

Le professeur Mason publie dans les "Nouvelles de Munich" une étude scientifique sur la disparition des chevelures blondes.

Car, il ne faut pas se le dissimuler, le blond, en dépit des teintures et de l'eau oxygénée dont se servent savamment nos coquettes compagnes, le blond devient rare. Dans dix siècles, déclare le professeur allemand, le dernier blond aura disparu de la planète. La chose est déplorable à tous les points de vue. S'il n'y avait là qu'une question de couleur on pourrait ne point s'en alarmer.

Mais écoutez le professeur Mason.

"Le blond est dans l'histoire universelle le type du fort et du vaillant. Toutes les races conquérantes ont des cheveux blonds. En Europe, les Gaulois, les Teutons, les Slaves, les Scandinaves, les Germains, En Asie, les Mèdes et les Perses. Tous les héros et toutes les héroïnes d'Homère ont des chevelures blondes ; les Macédoniens avaient les yeux bleus et le teint clair, de même que les Samnites qui tinrent tête si longtemps à la puissance romaine. Les fonda-

teurs de Venise et les premiers Génois, les Berbères qui envahirent l'Espagne étaient encore des blonds.

"Le blond s'en va parce que sa force, supérieure dans la vie de nature, l'abandonne bientôt dans la vie civilisée.

"La disparition du blond coïncide donc avec la dégénérescence physique.

Encore quelques siècles, et nous serons tous bruns... si nous avons encore des cheveux !

L'origine des hamacs

Hamac vient de l'allemand "hange-matte", ce qui signifie "natte suspendue" ; de "hawgen" "être suspendu", anglo-saxon "hangan", et de "matte", natte, anglo-saxon également.

Les hamacs n'étaient dans l'origine qu'une natte suspendue qui servait de lit aux matelots.

L'invention du hamac est attribuée à Asclépiade. Les hamacs des Caraïbes sont les plus renommés. Ils se composent d'un grand morceau d'étoffe de coton, ayant l'épaisseur du drap, d'un tissu égal, serré, affectant la forme d'un parallélogramme de 3 verges de longueur et de 2 verges de largeur. Sur chacun des bords des longs côtés, les fils de l'étoffe dépassent la lisière de vingt lignes formant des espèces de boucles. De petites cordes, appelées filets, sont introduites dans ces boucles et sont réunies par une de leurs extrémités, pour former une grosse boucle à chacun des bouts. Ces boucles reçoivent le ruban qui sert à suspendre le hamac aux branches des arbres au haut des cases.

Le hamac sert de voiture aux colonies. Les femmes riches de ces contrées, où le climat porte plus que partout ailleurs à l'indolence, se font transporter dans ces couches mobiles que deux nègres portent sur leurs épaules ; en voyage, elles ont quatre nègres au lieu de deux.

Le hamac du matelot est un morceau de grosse toile rectangulaire, il est suspendu dans les entreponts. Il est assez large pour qu'on puisse y placer un matelas, des draps et une couverture.

Recettes Faciles

CANAPES AU CAVIAR.—Sur de petits croûtons grillés légèrement mettre au milieu un peu de caviar frais ; entourer ce caviar de jaunes d'œufs durs hachés ; puis autour du jaune, le blanc durci également haché. Se sert comme hors-d'œuvre élégant.

CREME FOUETTEE AU CHOCOLAT.—Pour une demi-tablette de bon chocolat fondu dans un peu d'eau ou de lait, ayez environ une cuiller à pot de crème double et douce, fouettez-la à la fourchette ou fouet de buis, très ferme comme les œufs en neige ; puis mêlez le chocolat refroidi à cette crème, ajoutez un peu de sucre, la vanille ne gâtera rien, et puis, puisque vous ajoutez que l'on sert cette crème avec biscuit à la cuiller, on pourrait aussi pour changer, mettre ces biscuits taillés dans un moule à charlotte ou verres gobelets, les bien serrer les uns après les autres et les emplir de cette crème, entourés de glace, ou les tenir au frais, et au moment de servir les retourner. Si on les fait dans des verres et les met au froid, veillez à ce qu'on ne touche pas aux verres ayant les mains chaudes, ce qui les ferait claquer.

CONFITURES DE PECHES.—Pelez des pêches peu mûres, coupez-les par quartiers dans une bassine pleine d'eau bouillante, laissez-les deux ou trois heures, retirez-les, laissez-les égoutter et jetez-les dans un sirop fait avec quantité de sucre égale à celle du fruit. Donnez quelques bouillons et mettez dans vos pots.

MELON AUX POMMES.—Faites cuire trois pommes sans mettre d'eau. Pelez-les, écrasez-les et sucez-les au goût. Battez deux blancs d'œufs en neige. Mêlez les œufs aux pommes, en y ajoutant une cuillerée à thé d'essence de vanille. Battez le tout pendant une heure et disposez ensuite en forme de melon sur un plat.

La Route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Là, souvent, les Ouleds, au réveil, nonchalantes, venaient s'étendre sur les nettes qui recouvraient le sol de terre battue, fumer et se conter les hasards de leurs nuits. Ce babillage, le cliquetis des colliers de sequins et des bracelets accompagnant chacun de leurs gestes lents et mièvres, l'amusaient quelque temps. Il notait l'éclair des bijoux tremblant sur leur chair ardente aux reflets de bronze, à peine voilée. Il aimait leurs costumes souples aux vives couleurs, les voiles pailletés scintillants dont elles s'enveloppaient. Elles s'asseyaient en rond, autour de lui, chantaient une de ces mélodies étranges d'ici, à l'allure berceuse, qu'elles se transmettaient de générations en générations ; parfois aussi elles riaient à propos d'un rien, se moquaient de lui ou se disputaient. Alors il leur jetait des cigarettes, ces petits pains à l'anis qui entouraient sa tasse, d'autres sucreries encore et elles les attrapaient au vol comme de jeunes chats, amusées, très souples. Leurs petites mains, à la paume jaunie, rousse de henné, de vraies petites mains de singesses, griffaient quelquefois en passant.

Après, il rentrait s'enfermer en sa petite chambre bien close. Et là, tout le jour, il s'essayait à étudier, étudier n'importe quoi, attacher l'esprit, le reprendre, le soustraire à l'envahissante torpeur qui l'accablait. L'anémie, la fièvre mauvaise le guettait et il ne voulait pas se laisser aller au lent découragement, à la perte de toute énergie. Ne devait-il pas se garder ? Ne s'était-il pas promis d'agir de toute son âme ? Il n'avait donc pas à se laisser aller aux siestes interminables qui les courbaient tous autour de lui, les détraquaient, les brisaient peu à peu. Il avait à lutter et à ne pas désespérer. Et pour cela toute occupation, tout travail, tout livre était bon.

C'était le secours inestimable.

Vers huit heures, le soleil tombé, il traversait le parc désert, pétrifié, mort, semblant se tenir debout par miracle. De grandes ombres mauves et roses glissaient au long des palmiers, caressaient les grands buissons de lauriers-roses immobiles.

A la popote il retrouvait ses camarades.

Le dîner était servi dans une grande salle blanche, haute, qui étant close tout le jour, semblait fraîche. Au-dessus de la table un large panka se balançait. De l'autre côté de la porte, dans le couloir, un Joyeux tirait la ficelle qui le faisait mouvoir.

Et l'on mangeait, très peu, n'ayant pas faim. On n'avait jamais faim, du reste. On faisait cela par habitude, et pour s'aider, on buvait un mélange de champagne sec et de limonade servi dans un saladier plein de glace pilée. Comme cela, les mets passaient sans trop de dégoût.

Il arrivait que la ficelle du panka glissant au-dessus de la porte, sur une roulette, échauffée au même endroit par l'incessant va-et-vient, cassait tout à coup. Inerte au-dessus des têtes, le panka retombait alors tous s'arrêtaient de manger, regardaient anxieux le Joyeux qui se hâtait à rattraper sa ficelle, à joindre les deux bouts.

—Vite ! criaient-ils, sentant une lourdeur venir en l'estomac, une angosse les étreindre, une petite sueur froide mouiller les tempes.

Et quand le panka était remis en mouvement ils restaient un temps sans baisser la tête, aspirant l'air violemment agité qui passait et repassait sur leurs fronts pâlis.

Le dîner fini, le café pris, ils sortaient, s'en allaient à travers le parc. Dans la nuit blanche filtrant à travers les palmes, rigides, ils se promenaient longtemps, allaient, venaient, s'asseyaient, puis repartaient causant de choses et d'autres, mais tous, sans se l'avouer, ayant la peur

de rentrer chez eux, en ces petites chambres étouffées où ils ne pouvaient dormir.

Quand onze heures approchait ils s'acheminaient vers la gare. C'était l'heure où le train de Constantine arrivait. Et ils allaient voir, morts d'ennui, le mouvement de ce train, pas très grand, qui arrivait si doucement, dont la locomotive avec ses grands yeux clairs et son sifflet avait cependant un air important, comme dans les gares de France. Naturellement il n'y avait jamais personne, rien d'intéressant ; quelques mercantils, quelques soldats ou officiers, très peu, obligés à ce voyage. Or ceux-là ne comptaient pas.

Après ils s'en allaient à travers la plaine, dans le soir, face au désert, baissant la tête, dans les temps de sirocco, à cause de ce vent de sable qui les frappait au visage, leur brûlait les paupières.

Là, au bord d'un chemin, un Espagnol tenait un débit, une mesure en planches où ils n'auraient jamais osé se rendre en plein jour. Mais on y servait de la limonade et de l'eau très fraîches. A côté, en plein air, il y avait des tables et des bancs, tout ce qu'il y a de plus primitif ; des planches mal équarries, tordues, éclatées par la chaleur, clouées sur des piquets enfoncés dans la terre. Jamais de lumière. La lune ou les seules étoiles éclairaient suffisamment.

Il y avait toujours beaucoup de monde ; des amis à lui, des Espagnols, puis des Maltais, des Piémontais, d'autres encore, tous manœuvres ou terrassiers employés à la gare et le long des voies, une vraie Babel de voix rudes sonnait haut. Ils s'assemblaient là chaque soir, traînant leurs familles, un tas d'enfants endormis ou criants, buvant comme leurs parents, et leurs femmes, beaucoup de femmes en cheveux et camisolles sales, débraillées, accoudées parmi eux. A la lueur des pipes, d'une allumette enflammant une cigarette, on apercevait leurs ombres énormes, des dos larges, d'étranges coiffures. Dans l'ombre, toute cette population grouillait, toussait, riait ou jurait. Cela sentait le gros vin répandu, l'odeur âpre des pipes brûlées, le fauve ayant chaud, la bête humaine. Et comme eux, lassés,

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. interdite.

Pierre et ses camarades s'accoudaient sur les tables rudes.

Ils s'amusaient à voir l'Espagnol, très actif, apparaître en tous les coins et là-bas, près de sa cahute, remuer ses verres et ses bouteilles précipitamment, les arroser sans cesse. En effet elles étaient enveloppées d'une chemise de drap et posées debout sur le fond d'un tonneau dressé où il maintenait constamment le même niveau d'eau. Les enveloppes de drap, incessamment mouillées, évaporaient très vite leur humidité sous la violence du vent ou la simple chaleur, ce qui rafraîchissait ainsi le contenu. Mais il fallait se hâter de boire aussitôt servi. Le vent qui accourait du désert desséchait, chauffait le verre qui mettait alors aux lèvres une sensation de brûlure. Quand ils ne buvaient pas, ils le tenaient à pleines mains, cherchant à le préserver de ce souffle torride qui venait.

C'est là, dans ce noir et ce brouhaha guttural, qu'une nuit, ayant conduit un camarade descendu de Constantine, Pierre entendit ces mots tomber dans la conversation.

— Ah ! à propos... Lucette... Vous savez bien ?... Lucette qui était ici, cet hiver, avec Louis Noirmont ?... elle est morte.

— Ah ! bah...

— Oui. Il y a quelques lignes dans les journaux à son sujet... Il paraît qu'elle s'est empoisonnée.

Comme une pierre vient de rouler sur son cœur... un écrasement net... Il reste étourdi, le souffle court... Puis, dès qu'il le peut, il se lève et s'en va, seul, tout seul dans le noir.. marche longtemps...

Il se retrouve sur la route de Tugurth, à l'opposé de Biskra, la route blanche qui se perd en le brouillard bleu-pâle de l'oasis endormie sous la nuit claire.

Devant lui marche son rêve, une forme gracieuse de jeune femme qui fuit et, dans les vapeurs se balance. Il voit son sourire, ses pauvres yeux inquiets où la pensée violente somnait embusquée. Oui, c'est elle avec toute sa folie nerveuse, ses audaces et son cœur demeuré, comme elle le disait si bien, celui de la jeune fille modeste qu'elle avait été, de la petite bourgeoise décente et dévouée qu'elle aurait dû être. Et une voix, la voix de tout à l'heure, redit : " Elle s'est empoisonnée ! ... "

Dans l'ombre brûlante, sous les

étoiles énormes palpitant, semblant pleurer toujours, Pierre regarde, tend les bras, joint les mains. Une pitié immense se lève en son cœur. Des idées, des mots charmants, comme une prière lentement balbutiée, fervente, passe en lui...

Et il reprend sa marche, rentre chez lui.

Là, sous la lueur rose de l'abat-jour, le petit coin s'éclaire et vit, éveillant un monde de souvenirs. Tous sont là pieusement gardés. Sur la table un livre est resté entr'ouvert, attendant. Sa main distraite tourne les pages. Il songe. Des lambeaux de phrases, des mots passent devant ses yeux, un vol de feuillettes blanches. Tout à coup il tressaille, s'arrête, lit, relit le passage qui l'a frappé. C'est une phrase de Flaubert. Et lentement, à mi-voix, pour mieux s'en pénétrer, il en reprend la lecture :

Cette nouvelle " a rouvert le sépulchre où dormait ma jeunesse momifiée ; j'en ai ressenti les exhalaisons fanées, il m'est revenu dans l'âme quelque chose de pareil à ces choses oubliées — que l'on retrouve au crépuscule durant ces heures lentes où la mémoire, ainsi qu'un spectre dans les ruines, se promène dans les souvenirs. "

— Pourquoi es-tu venue te joindre à eux, petite Lucette, avec toute ta tristesse et tes grands yeux noyés de larmes ? murmure-t-il. Car c'est ainsi que tu m'es chère, vois-tu. C'est comme cela que tu es en moi, toi qui me fus si lointaine et dont je n'eus que la douleur, la seule part que j'aie jamais voulue.

Peu à peu le souvenir du pays, devenu si pâle, si pâle en son esprit qu'il s'étonnait parfois de ne pas y songer assez, se glissa en lui.

Et ce fut Christine qui apparut.

Son cœur s'illumina, se fondit en une tendresse imprécise mais très pure. Il l'admira. Était-ce l'heure?... Une inquiétude lui vint. Il regarda sa vie, mit ce qu'il avait fait en regard de ce qu'il avait voulu faire.. Non. L'étape silencieuse n'était pas accomplie, l'ascension de son âme vers la souffrance des autres n'avait pas été totale.

Il fallait attendre encore.

TROISIÈME PARTIE.

I

Pierre s'arrêta.

Il venait d'apercevoir là, subitement, au détour de la dune, un marabout en ruine. C'était le même petit cube blanc, coiffé en dôme, semblable à tous ceux qui, sur cette terre d'Afrique, étoilent l'horizon des solitudes. Trois ou quatre loqueteux à la face desséchée, minables, semblant garder cette ruine, tombe de quelqu'un des leurs qui fut aimé et vénéré parmi eux, étaient venus au-devant de lui, sortis de masures enfoncées dans le sable. L'un, très vieux, prit son cheval par la bride et lui souhaita la bienvenue.

C'était dans la région des grandes dunes mouvantes.

Il était las. L'étape avait été longue et pénible.

Le soleil, un instant immobile, très bas, s'était mis à descendre, roulé à l'abîme dans un ciel en feu. Et sur son passage, la terre se relevait rouge sur l'horizon, puis se frangeait aussitôt d'ombres bleues, violentes, allant en s'assombrissant.

La nuit venait.

Le vent s'était apaisé. Les dunes ne filaient plus. Leurs crêtes enchevêtrées, arrêtées dans leur glissement, se dressaient menaçantes. Et le ciel, dans l'ombre, s'inclinait lentement, descendait se poser sur elles.

Pas un murmure. Pas un souffle.

Et sur cet infini qui les dominait de toute sa puissance mystérieuse, accoudé à ce sépulchre en ruines, Pierre regardait la nuit venir.

Dans le petit gourbi où on le mena quelques instants après, il prit un léger repas, fit semblant de manger. Le vieux cheik s'était accroupi en face de lui, adossé au mur et suivait tous ses mouvements, prêt à satisfaire ses moindres désirs. A la fin, le voyant immobile, fatigué, ou mieux, repris par le charme douloureux de ce grand silence, ses yeux eurent un sourire très doux, sa main fit vers lui un geste d'adieu, de bénédiction peut-être, et il s'en alla glissant comme une ombre.

Pierre resta seul.

Par la petite ouverture basse servant de porte, ouverte dans la nuit, le reflet nâle des dunes argentées s'en venait jusqu'à lui. La flamme tremblante du photophore dressé sur le

table éclairait un livre que sa main distraite caressait. Autour de lui, dans l'ombre, les objets de son campement étaient épars à même le sol de sable.

Et il se félicitait de l'aubaine.

C'est dans ce réduit heureusement trouvé qu'il allait dormir et non quelque part, au flanc d'une dune glacée, roulé en ses burnous, comme cela lui était arrivé déjà plus d'une fois. Le lendemain, dans le rayonnement des sables, la chevauchée lente des jours précédents recommencerait. Et il rêvait d'oasis lointaines enfin apparues, bleues, tremblantes, s'étirant dans le mirage qui les portait sur un rayon de lumière. Il y avait si longtemps qu'il n'en avait aperçu ! Tout ce sable subi ainsi, des jours et des nuits depuis son départ du Djebel-Hong où de grands cèdres séculaires avaient ombragé sa tente, l'affolait de sa désolation trop haute, trop persistante.

Il se secoua, ouvrit le livre qui était là sous ses yeux, attendant, mais dont il n'avait encore tourné ni lu une seule page. Il voulait s'arracher à l'étreinte qui le tenait. Rabelais ce soir était son compagnon. Il essaya de sa joie. Et dans cette solitude si belle où se garde solennelle et pure la donnée simple des premiers temps, il écoutait chanter en lui les souvenirs de sa petite enfance.

Il recherchait sous leurs cendres les joies lointaines, il les voulait toutes, même les plus infimes, et, de sa mémoire elles s'élevaient et lui parlaient. C'était là l'oubli momentanément désiré. Il écoutait, selon le maître, les "paroles gelées" qui, un jour, dans la vie "fondent et se sont ouïes."

Le pays !... Comme il était loin !...

Tout à coup une ombre passa sur la porte. Le cheik venait d'entrer. Ahmar et quelques autres aussi étaient là.

On apercevait au loin deux grands chameaux coureurs, deux méharis qui venaient vers eux. Ces deux-là servient sans nul doute suivis de toute une bande tombant au milieu de la nuit. C'étaient des Targuis en quête d'un rezzou. Pierre les suivit au dehors.

Les dunes immenses, sous les étincellements des énormes étoiles blanches du Sud, sommeillaient endiamantées de givre comme en un pay-

sage des pôles. Leurs flancs moirés se perdaient en des fonds invisibles. Et Pierre ne voyait rien, rien des êtres annoncés allant à travers ce chaos. Cependant les grands yeux noirs de ceux qui l'entouraient avaient vu et même suivaient leur marche.

Ce ne fut qu'une alerte.

Les deux méharis étaient montés par des Chaambis de Ouargla rejoignant leurs tentes, à qui le commandant supérieur de Tuggurth avait confié un paquet pour Pierre. Pour le trouver, ils s'étaient détournés de leur route, avaient fait trois jours de sables en suivant ses traces.

Et les voilà, remis en selle, s'enfonçant, se perdant dans la poussière blanche d'étoiles élaboussée au pas de leurs grands coursiers maigres.

Du paquet, vite ouvert, s'échappèrent des livres, quelques lettres... Et son cœur tressaillit, s'arrêta, soulevé en une émotion exquise.

Parmi elles il venait d'en découvrir une d'Odette de Trécourt.

Oui, c'était bien le timbre de la Ville-Haute. Il le reconnaissait ; même il aurait pu dire en quel endroit cette lettre avait été jetée. Il revoyait la rue boueuse, noire, mal pavée de là-bas ; le ciel sombre, l'atmosphère malsaine chargée de brouillard d'où sortait continuellement en un même mouvement lent, indéfini, une petite pluie blanche, glaciale, qui se collait aux effets, s'attachait aux visages gras et luisants des gens du pays.

Une joie lui venait.

Il souriait maintenant aux images, aux souvenirs réveillés qui apparaissaient d'eux-mêmes. Il la voyait surtout, elle, la petite amie qui lui fut si généreuse et dévouée. C'était bien son écriture haute et penchée, allant tout droit avec une jolie hardiesse, une honnêteté simple et sans pose, comme toute sa personne blonde et précieuse qu'il aimait tant.

L'évocation était si puissante qu'il avait une grande douceur à tourner et retourner en ses mains la frêle enveloppe, à la regarder avant de l'ouvrir. Un parfum très discret, un mélange d'ambre et de violette, quelque chose bien à elle d'infiniment léger et pénétrant, se dégagait des feuillets mauves étalés sur sa table.

(à suivre)

LES 4 PHARMACIES

Henri Lanctot



POUR VOUS SERVIR MESDAMES.

Accessoires de Pharmacies—Eponges. Articles pour le bain et la Toilette.
Wash Rags blanches et de couleur.....5c 10c 15c
LOOFAHS POUR FRICTION.....25c
Pèdes à Alcool.....25c et 50c
Alcool Méthylque.....\$1.00 le gallon 35c la pinte

Nourriture pour Enfants

Nestlé's Food.....36c
Allenbury's Food.....45c et 85c
Horlicks Malted Milk.....45c et 85c

Toniques, etc.

Vin Vial.....\$1.15
Quina Laroche.....\$1.35
Quinum Lafarraque grand flacon...\$1.75
Carnine Lefranq.....\$1.75 et \$3.25
Sedlitz Chanteaud.....49c

Demandez les ailes flotteurs pour apprendre à nager, 40c 50c 75c.

Chocolats de Lowney, de McConkey

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos quatre pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

QUATRE PHARMACIES :

295 rue Ste-Catherine, coin St-Denis.
820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.
447 rue St-Laurent, près De Montigny.
Nouvelle Pharmacie :
530 St-Denis coin du Square St-Louis

"DIOZO"

Le merveilleux désinfectant proprement mis en petites boîtes magnifiques d'aluminium, qui contient une matière antiseptique, connu pour être le désinfectant et le destructeur de mauvaises odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de votre garde robe, chasse les cancrelas, la vermine et les souris, etc., etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada. Echantillons envoyés sur réception de \$1.25. S'adresser à

N. PAQUETTE, Agent général,
1800 ONTARIO EST, MONTREAL

Une Merveilleuse Découverte

LISEZ CECI

C'est dans votre intérêt: Pour cette raison, une dame, après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infailible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et l'a surnommé

"La Joie du Peuple"

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé *La Joie du Peuple*, que Madame Seguin m'a vendu pour la maladie du Foie et des Rognon dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendue à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Seguin qui m'a rendu la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Seguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclarée inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Seguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvillier, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et les Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.



CHAMBRE DU

RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL,

Montréal, 30 Avril 1897

*D'après les informations
prises à bonne source je récite
par à recommander M^{me}
Victoria Seguin comme digne
de toute confiance. Les
Amis sont considérés
comme officiers pour ces
dames Maladies.*

*Alfred Bouchard
Recorder de la Cité de
Montréal*

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau:

de 8 à 10 a. m.

de 7 à 10 p. m.

EN VENTE DANS TOUTES les PHARMACIES

et MAGASINS GENERAUX

Dépot principal: 412 Cuvillier, Près Ontario
Hochelaga.

Mme. V. SGUIN

N'oublions pas que tous les Canadiens ont le devoir d'encourager la littérature nationale et que c'est être patriote que de déboursier quelques dollars par an dans ce but. La Librairie Nationale, Casimir Hébert, 200 rue St-Denis, Montréal, est la seule librairie au Canada s'occupant exclusivement des oeuvres du terroir. Elle mérite l'encouragement de tous et compte que ses efforts pour la diffusion des oeuvres canadiennes trouveront un écho dans notre coeur et que notre patriotisme se traduira par une commande. Demander un catalogue. **LIBRAIRIE NATIONALE, CASIMIR HEBERT, directeur, 200 RUE ST-DENIS, Montréal.**

Librairie Nationale
200 Rue ST-DENIS
Coin Ste-Catherine, MONTREAL

Casimir Hébert
Libraire Expert, Editeur,
Commissionnaire.

Vient de paraître:
DOUCET (Louis-Joseph).— La Chanson du Passant.—Poésies canadiennes, 1 vol. in 8 de 112 pp. Prix: 0.60, franco par la poste: 0.67.
C'est le premier volume publié par la Librairie Nationale et voici l'appréciation qu'en fait un poète déjà connu:
"Dès son premier livre de vers, M. Louis-Joseph Doucet se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. "La Chanson du Passant" est une page d'art franchement originale ajoutée à la jeune littérature canadienne."
(ALBERT FERLAND de l'Ecole littéraire de Montréal).

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry Tel. Bell Est 173 Marchands 520

SEMAINE DU 5 OCT.

La Baillonnée

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

L'AME SOLITAIRE

Poesies par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe imprimé à Paris.

- 1 volume 7 1-2 par 5, broché..... .88
- " " demi reliure chagrin. . . . \$1.35
- Pleine reliure, veau souple, rouge, tranche rouge. 1.40
- Demi reliure, morceau
- Demi reliure, marocain poli, avec coins tranche dorée. 2.10
- Demi reliure, amateur chagrin, avec coins, tranche dorée. 1.85
- Pleine reliure, chagrin, 1er choix, tranche dorée. 2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256, rue St-Paul, - - MONTREAL.



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. **INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN** (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

431. RUE STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montreal
DE LA GARE WINDSOR

- BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
- TORONTO, CHICAGO, b8.45 a.m. a10.00 p.m.
- OTTAWA, b8.35 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m., a9.50 p.m., a10.15 p.m.
- SHERBROOKE, b8.30a.m., b4.30p.m. d7.45p.m.
- HALIFAX, ST. JOHN N. B., d7.25 p.m.
- ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.55 p.m.
- WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 a.m. & 10.15 p.m.

DE LA GARE VIGER

- QUEBEC, b8.55 a.m., a 2 p.m., a11.30 p.m.
 - TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a 2.00 p.m., b5.50 p.m., a 11.30 p.m.
 - SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
 - OTTAWA, b8.30 a.m., b6.10 p.m.
 - JOLIETTE, b8.20 a.m., 8.55 a.m., (I) 2.20q.m., b5.00 p.m.
 - ST-GABRIEL, a8.55 a.m. (I) 2.20 p.m. b5.00 p.m.
 - STE-AGATHE b8.45 a.m., c9.30 a.m., (I) 1.25 p.m., p.m. b4.00 p.m. 5.35 p.m.
 - NOMININGUE, R8.45 a.m., c9.30a.m., (I) 1.25p.m b4.00p.m.
- (a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les Dimanches, (c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi, (I) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et vendredi

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville
Bureau des billets de la ville, 129, rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montreal

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS

Synopsis des Reglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère si le père est décédé — de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'Intérieur

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée

Pourquoi devient-on Tuberculeux ?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser ses voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber sur la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysémateux. On préserve ses voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

Que de temps gagnés! Que d'ennuis supprimés! Que de catastrophes évitées! Par l'emploi de ce merveilleux produit.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix 50c le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décarv, coin des rdes Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal. (No. 2)

Lotion . . .

"SAPHO"

Hygiène de la Tête

Insecticide . . .

"SAPHO"

Pour destruction complète de tous
les insectes.

THE
Sapho Mfg. Co.

81, ST-GABRIEL,

MONTREAL

Demandez le Catalogue
des Produits "SAPHO"



LA GÈNE

Le secret de rire toujours
aussi le moyen de se débar-
rasser de la gêne, sous quel-
que forme que ce soit, chez
les deux sexes, jeunes ou vieux,
de cette gêne qui rend esclave
quelquefois, ridicule toujours
et vous empêche d'occuper la
place que vous méritez en ce
monde. Détails complets en-
voyés gratis sur réception d'un timbre de 2c.

ADRESSEZ :
THE DOMINION AGENCY
DEPT. 3
107 ST. JACQUES, MONTREAL, QUE.

GUERISON GARANTIE DE TOUTES LES MALADIES DES PIEDS,

—PAR—
Mme. E. RATELLE, Spécialiste,
Successeur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.
TRAITEMENT EFFICACE DES
Corns, Oignons, Ongles Incarnés, Transpi-
ration, Etc., Etc.
MME. E. RATELLE, Pédiacre,
163 RUE ST. DENIS, MONTREAL.

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à prix modérés. Tel. Bell Est 1949

Spécialiste diplômée

POUR

Massages de tous genres

Traitement du Cuir Chevelu,
Massage de la Figure et du Corps,

Resultat immédiat satisfaisant garanti.

Sur demande, nous traitons nos patients à
domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE,

902, Avenue Esplanade Annexe,

Près rue Fairmount,

MILE END.

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

fumées
universellement

Mouton de Perse

Nous faisons une spécia-
lité de manteaux Mouton de
Perse, strictement de pre-
mière classe, à des prix très
modérés.

Venez voir avant de pla-
cer votre commande.

Haute qualité de man-
teaux doublés et garnis de
fourrures, depuis \$45.00.

Manteaux Near seal, \$22.50

Man chons et étoles de
vison de haute qualité dans
les plus nouveaux styles.



O. NORMANDIN

GROS ET DETAIL

350 BOULEVARD ST-LAURENT